

Zitierhinweis

Poirel, Dominique: review of: Rainer Berndt / José Luis Narvaja (eds.), Hugonis de Sancto Victore Operum editio auspiciis Gilduini abbatis procurata et IV voluminibus digessa, Münster: Aschendorff, 2017, in: *Mittellateinisches Jahrbuch*, 53 (2018), 1, p. 170-172, <https://www.propylaeum.de/recensio-antiquitatis/r/0f803ea8cf314336ad3a01bbbfa7e928>



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

Rainer Berndt, José Luis Narvaja (Hrsg.), *Hugonis de Sancto Victore operum Editio auspiciis Gilduini abbatis procurata et IV voluminibus digessa. Novissime vero a Rainero Berndt restituta* (Corpus Victorinum. Textus historici, 3), Münster (Aschendorff) 2017, 829 S.

Après un premier tome, consacré au «De sacramentis christiane fidei» d'Hugues de Saint-Victor, le Hugo-von-Sankt-Viktor-Institut fait paraître un second volume comprenant les textes suivants du même auteur: «Cronica» (p. 43–164), «Notule super Pentateuchum et librum Regum» (167–313), «Didascalicon de studio legendi» (331–430), «Epitoma Dindimi in philosophiam» (433–445), «De grammatica» (449–540), «Practica geometrie» (543–573), «De arca Noe» (577–603), «De triplici arca Noe» (607–685) et «De institutione nouiciorum» (689–719). Comme il s'agit de l'édition diplomatique de neuf textes, dont la majorité a fait l'objet d'une édition semi-critique, comme le «De institutione nouitiorum», ou critique, comme le «Didascalicon», l'«Epitoma Dindimi», le «De grammatica», la «Practica geometrie» et plus récemment le «De arca Noe» et le «Libellus de formatione arche», la question se pose: pourquoi rééditer ces œuvres, et pourquoi de cette manière?

Pour comprendre le choix des œuvres éditées, il faut revenir à «l'édition de Gilduin». Depuis Joseph de Ghellinck et son maître article: «La table des matières de la première édition des œuvres de Hugues de Saint-Victor», paru dans «Recherches de science religieuse», t. 1, 1910, 270–289 et 385–396, on sait qu'à la mort d'Hugues son abbé Gilduin fit réunir et transcrire sur quatre volumes ses divers écrits, pour en faciliter la copie. De cet *exemplar* officiel, on conserve en effet un «Indiculum» ou «table des matières», consignait la liste des œuvres hugoniennes avec leurs titre, incipit et explicit, dans le manuscrit Oxford, Merton College, 49, aux f. 81r–82v: son texte est édité par J. de Ghellinck dans l'article cité. Des parties de cette édition commanditée par l'abbé Gilduin ont été retrouvées par Patricia Stirnemann, notamment dans le Paris, Bibl. Mazarine, 717, dont elle situe l'écriture à Saint-Victor au temps de Gilduin, et j'ai montré qu'avant une reliure en désordre au xv^e siècle les œuvres copiées dans ce manuscrit se présentaient dans l'ordre exact de l'«Indiculum». L'«Indiculum» fournit donc une liste très sûre des œuvres authentiques d'Hugues de Saint-Victor. Voilà pourquoi Rainer Berndt et José Luis Narvaja ont choisi d'éditer les neuf écrits, qui correspondent au premier volume de «l'édition de Gilduin».

Pourquoi en donner une édition diplomatique, et ce d'après les trois manuscrits Paris, Bibl. nat. de France, lat. 15695 (prologue de la «Cronica» et «Notule super Pentateuchum et librum Regum»), Paris, Bibl. nat. de France, lat. 15009 (reste de la «Cronica»), et Paris, Bibl. Mazarine 717 («Didascalicon», «Epitoma Dindimi», «Grammatica», «Practica geometrie», «De arca Noe», «De triplici arca Noe», «De institutione nouiciorum»)? A mon avis, ce choix est contestable, pour plusieurs raisons. En premier lieu, l'existence aujourd'hui de fac-similés numériques d'une grande qualité rend obsolète le recours à une édition diplomatique. Si un manuscrit exceptionnel, comme autographe ou comme monument exceptionnel, doit être ausculté dans ses moindres particularités graphiques, mieux vaut recourir au manuscrit lui-même, directement

ou à travers sa photographie digitale: aucune transcription, si soigneuse soit-elle, n'échappe à la transposition, à la conversion d'un code dans un autre.

En second lieu, le présent travail n'échappe pas à une ambiguïté quant à son objet scientifique: qu'ambitionne-t-il de procurer au lecteur, le texte d'Hugues de Saint-Victor, ou bien le texte de l'édition gilduinienne? La question n'est pas vaine, dans la mesure où les dernières éditions critiques, celles de Patrice Sicard, de Cédric Giraud et les miennes, ont montré que l'édition de Gilduin, réalisée après la mort d'Hugues, forme une étape dans l'évolution des œuvres d'Hugues et se distinguent donc de l'état originel, hugonien, par des séries de variantes, où ne manquent pas des erreurs de copie caractéristiques. D'autre part, les mêmes éditions ont souvent fait apparaître l'existence de remaniements, parfois importants, de la part d'Hugues lui-même, que l'édition de Gilduin oblitère en canonisant en quelque sorte un texte unique parmi plusieurs authentiques. Bref, si Rainer Berndt et José Luis Narvaja souhaitent offrir au lecteur le texte d'Hugues lui-même, rien ne remplace une édition critique, fondée sur l'établissement d'un *stemma codicum*: c'est la seule manière de remédier aux inévitables erreurs de copie qu'ont commises les copistes transcrivant l'édition de Gilduin. Or c'est là un choix contraire à celui qu'ils ont fait, en optant pour une édition diplomatique. Si en revanche leur but est de procurer les œuvres d'Hugues dans leur version gilduinienne, l'entreprise est alors désespérée: des sections seulement se sont conservées de l'édition de Gilduin, notamment dans le Mazarine 717, en sorte que loin d'offrir un *textus historicus* unique, ils reconstruisent une version composite, formée de témoins inégaux par leur âge comme par leur qualité textuelle.

C'est là le troisième travers de l'ouvrage. Bien que les manuscrits soient dans l'ensemble meilleurs que ceux retenus pour le «De sacramentis», leur choix n'échappe pas à l'éclectisme. Trois témoins différents ont été utilisés pour reconstituer un seul volume de l'édition de Gilduin. Bien plus, une même œuvre, la «Cronica», est transcrite d'après deux manuscrits successifs, l'un relativement proche de l'auteur (lat. 15009), l'autre éloigné de plus d'un siècle (lat. 15695, daté «circa 1250» p. 25). Ce dernier, dont nous avons signalé les leçons individuelles dans notre édition du «De tribus diebus», apparaît ici singulièrement médiocre. Les premières pages de l'édition présentent de nombreuses bévues de copie (ex. *perferre* au lieu de *proferre*), sans compter les erreurs de ponctuation qui rendent le texte incompréhensible. Par exemple, *Cur hoc nisi quia ymaginatio cordis cum per sensus exterius uitam multas figuras per libros diuersos spargit? nulla intrinsecus spiritalis permanere potest. per quam memoria confirmetur?* doit probablement se lire (je modifie la ponctuation et signale par des caractères normaux mes corrections textuelles): *Cur hoc, nisi quia ymaginatio cordis, cum per sensus exterius in tam multas figuras per libros diuersos spargit, nulla intrinsecus specialis (species?) permanere potest, per quam memoria confirmetur?* On voit ici les limites d'un parti de fidélité matérielle extrême (les graphies «negocij», les signes «&» et «↔» ont été conservés) envers un objet scientifique insuffisamment défini: ce parti débouche sur un texte distant à la fois d'Hugues et de Gilduin et qui ne s'éclaire qu'une fois comparé à l'édition précédente de Green.

Sur un point cependant l'ouvrage rendra un grand service aux historiens de Saint-Victor: c'est en ce qu'il offre l'*editio princeps* de la chronique d'Hugues de

Saint-Victor dans son entier: auparavant elle n'était disponible qu'à travers des éditions partielles. Même là, cependant, la comparaison avec le manuscrit utilisé déçoit. Quel souci de fidélité matérielle a conduit p. 49 les éditeurs à transcrire *inmateria* et *informa* en un mot (voir cependant *In principio* dans le même cas), alors qu'au XII^e siècle l'espacement est facultatif entre préposition et nom, mais à ne pas conserver d'une façon ou d'une autre sur la même page les variations signifiantes de couleur ou ces accolades circulaires qui réunissent les jours premier à troisième, puis les jours quatrième à sixième, alors que ces détails de mise en forme, clairement présents dans le manuscrit, sont essentiels pour rejoindre la pensée de l'auteur? Par où l'on voit qu'un tel *textus historicus*, ne pouvant avoir ni la fidélité de la reproduction numérique, ni la maturité de l'édition critique, leur est à l'une et l'autre inférieur.

Dominique Poirel

Giuseppe Botturi, I «Synonyma» di Isidoro di Siviglia e lo «stilus isidorianus». Interpretazione letteraria e studio dello stile con riferimento alle meditazioni di Pier Damiani, Giovanni di Fécamp e Anselmo d'Aosta (Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters 51), Bern 2017 (Peter Lang), 299 pp.

Ce livre consiste en une étude littéraire des «Synonyma» d'Isidore de Séville et de son influence sur certains textes spirituels du Moyen Âge. Le premier chapitre se concentre sur le style caractéristique de cette œuvre, que Jean de Garlande, au XIII^e siècle, a appelé le «style isidorien»: une succession de phrases de longueur équivalente et rimant généralement entre elles. G. Botturi distingue trois traditions littéraires qui sont principalement à l'origine de cette prose: la tradition patristique (en particulier les «Soliloquia» d'Augustin), le stoïcisme (le «De remediis fortuitorum» du Pseudo-Sénèque, le «De ira» et la «Formula uitae honestae» de Martin de Braga, ou encore les «Disticha Catonis») et les livres sapientiaux de la Bible (Job, Lamentations, l'Écclésiaste, les Psaumes et les Proverbes). Le deuxième chapitre s'intéresse davantage au contenu et aux thèmes de l'œuvre, dont il retrace là encore la généalogie littéraire: le juste souffrant, la raison maîtresse de vie, le «connais-toi toi-même», l'exhortation à suivre les vertus, l'anticipation des coups du sort, la *meditatio mortis*, l'éthique sociale, les métaphores de la vie (la mer, le combat, la nuit) et l'importance de l'enseignement. Enfin, le troisième chapitre examine quelques prières carolingiennes et quelques méditations du XI^e siècle (de Jean de Fécamp, Pierre Damien et Anselme de Cantorbéry), pour voir dans quelle mesure elles sont les héritières des «Synonyma».

Ayant moi-même beaucoup travaillé sur les sources et la postérité des «Synonyma», je n'ai pas pu lire ce livre avec un regard totalement neutre et objectif. J'espère que le lecteur me pardonnera cette remarque un peu narcissique, mais on est toujours heureux quand on constate que son travail a été utile à d'autres; je suis donc ravi qu'un jeune chercheur ait pris comme point de départ l'apparat des sources de mon édition. B. complète d'ailleurs cet apparat en indiquant (118 et 121) deux parallèles supplémentaires avec les «Moralia in Iob» de Grégoire. À deux reprises (33 et 85), il exprime aussi un désaccord avec moi, probablement avec raison: j'avoue que, aussi bien sur